

Souvenirs de jeunesse

Dans le cadre de la collecte de mémoires auprès des personnes âgées de Vincent-Froideville, deux membres du conseil municipal des jeunes, Paola et Timéo, ont rencontré Monsieur et Madame Bergerot, âgés respectivement de 83 et 77 ans. Les enfants avaient sélectionné les questions à poser à leurs interlocuteurs : la plupart a donné lieu à des réponses évoquant une enfance et une jeunesse heureuse malgré les aléas de la vie.



Tout a tellement changé

C'est gentil de nous avoir convié à participer à vos questionnaires sur notre passé. On voit tellement les choses évoluer que l'on voudrait les transmettre un peu. On les raconte à nos enfants mais nos petits-enfants sont un peu moins réceptifs parce que tout a tellement changé...

Il est grand temps d'écouter un peu les personnes plus âgées. C'est une autre vie, c'est sûr : les jeunes ne vont pas revivre ce que j'ai vécu. Moi, j'ai des souvenirs de la guerre 39-45, lorsque j'étais enfant. Nous étions du côté de Pierre-de-Bresse : c'était un coin relativement calme mais je me rappelle avoir vu passer des chars devant la maison. Je me rappelle également de l'exode : des familles entières qui quittaient leur pays pour fuir la progression allemande. Les gens partaient avec des petites charrettes, une voiture avec un cheval ou des bœufs, mais ils ne savaient pas où.

Comme mon papa n'a pas fait de service militaire car il était malade, pendant la guerre, il faisait « du service¹ » la nuit. Il avait fait comme un tunnel dans une grosse meule de paille derrière la maison et nous avait dit : « S'il y a du danger, maman et les enfants, vous irez là-bas et ne bougerez plus. » Il n'aurait pas fallu que les Allemands viennent et mettent le feu. Nous, les enfants, étions relativement insouciantes. Je me souviens d'un groupe d'une dizaine de soldats allemands derrière la maison qui avait demandé des œufs à maman car ils avaient vu des poules. Ils n'avaient rien à manger et ne savaient même plus où aller.

Autrement, la guerre, ce n'est pas beau. Et l'histoire que l'on nous raconte est pleine de mensonges. Je suis aussi parti en Algérie : quoi faire ? ... Et ceux qui y sont restés... J'espère que les enfants ne vivront pas cela mais on en est à la limite, et ce serait bien plus difficile qu'à notre époque, avec tout le confort de maintenant. Nous, on vivait avec la lampe à pétrole ou la bougie : on y était habitués.

Même le temps s'y met

Mon papa, qui était artisan et allait travailler loin, a eu une voiture pour son activité, une C4. Mais il n'était déjà plus très jeune lorsqu'il a passé le permis. Avant, il se déplaçait jusqu'à

¹ Il participait ou aidait à quelques opérations de Résistance

Arlay ou Ruffey à vélo ou à pied avec une petite charrette où était son matériel. Ma maman, qui a tenu une épicerie, allait chercher son ravitaillement en vélo à Lons, à 17 ou 18km.

Quand j'étais jeune, j'habitais une maison qui n'avait ni évier ni eau courante, alors je montais tous les matins chercher de l'eau à la source, à gauche en montant Lombard : elle existe encore. On s'en servait pour nous laver et pour que maman fasse la vaisselle et la lessive, dans des cuvettes que l'on posait sur la table. A l'époque, il y a soixante-dix ans, c'était comme ça. Il ne fallait pas simplement tourner le robinet pour avoir de l'eau.

C'était une autre époque mais on était heureux. Les hivers, notamment en rentrant à pied de l'école, comme il y avait beaucoup de glace, on glissait sur les fossés et les mares gelés. Parfois, ça m'embête pour les enfants de maintenant : ils n'ont plus rien, même le temps s'y met ! C'est dommage.

Il faut qu'ils vivent les jeunes !

Si on avait des jouets ? Moi j'ai été plus gâtée car mes parents ont hébergé une cousine un peu chétive de 17 mois à 7 ans, dont les parents habitaient Paris. Mon oncle m'offrait quelques cadeaux, surtout des livres. A Noël, quand j'étais toute petite, nous avions des noix et une orange : c'était beau ! Nous n'avions pas beaucoup de cadeaux parce que nos parents avaient peu d'argent et nous étions pendant les périodes d'après-guerre.

Mais on n'était pas malheureux. C'était la bonne enfance quand même. Surtout à la campagne où on jouait avec n'importe quoi, en pleine nature : avec une roue, en faisant des petits moulins sur des ruisseaux... Maman disait que j'étais gentil mais j'étais infernal ! Je montais dans les arbres et je faisais la « pie envolée » en me laissant tomber du bout d'une branche. Un jour, la branche a cassé : je me suis fait une entorse au pied. J'étais et suis toujours intrépide et j'essaye d'habituer nos petits-enfants et arrière-petits-enfants, à vivre comme moi. Il faut qu'il vive les jeunes !

C'est ce qui manque à la jeunesse maintenant

Lorsque nous nous sommes mariés, c'était la fin de l'époque où on vivait encore bien. C'était aussi les derniers temps où il y avait encore la fête de Vincent, pour la Sainte Agnès, avec un bal monté devant la fromagerie. Il n'y avait que ça pour la fête : un bal et des litres de rouge ou des mètres de blanc limé ! Tout le monde venait, les mamans accompagnant leurs filles pour surveiller ; d'ailleurs c'est au bal de la fête à Vincent que l'on s'est connu.

On a vécu de bons moments. On n'avait rien mais on était heureux. On s'amusait. C'est ce qui manque à la jeunesse maintenant. Après avoir passé le conseil de révision pour partir au service militaire, j'ai quitté la ferme une semaine pour faire conscrits ! Mais c'était l'hiver et il y avait maman et mes deux sœurs encore à la ferme. On dormait n'importe où, plusieurs fois dans des écuries. Mais maintenant ce n'est plus possible : il n'y a plus d'écuries, plus d'hirondelles...

Dans nos campagnes, quand on était jeunes, on allait veiller chez les voisins : il n'y avait pas la télé alors on passait nos soirées comme ça. Les hommes jouaient aux cartes, les femmes tricotaient ou raccommodaient, on écheillait le maïs et on racontait des histoires en même temps, on chantait, on cassait la croûte : c'était formidable et convivial. Il y avait de l'entraide.

Avant, en milieu rural, quasiment tout le monde travaillait sur la commune. Maintenant, les jeunes partent le matin et rentrent le soir ; le reste du temps, ils ne sortent plus de chez eux. Je ne dis pas que c'est mal mais on ne les voit plus et on ne les connaît plus. Le progrès c'est bien, mais il faudrait qu'il y ait des barrières.

Amusez-vous !

Après la guerre, on a beaucoup travaillé et nos mamans ont fait des enfants pour relever la France. Comme à l'époque, il n'y avait pas de contraceptif, il n'était pas rare de voir des familles très nombreuses avec dix, douze ou quatorze enfants. Tout le monde vivait dans les deux pièces de la maison qui étaient certes grandes : la cuisine et la chambre. On avait chacun un lit mais pas une chambre chacun et on était heureux quand même. On se chauffait à la cuisinière à bois : la maman cuisinait dessus et sur le côté, il y avait la bouilloire à eau avec un robinet. A l'école, c'était un poêle à sciure, sur le parquet...

Moi j'ai commencé l'école l'année de mes six ans : je suis de septembre et j'ai fait la rentrée d'octobre car les vacances d'alors n'étaient pas les mêmes. J'avais une ardoise en carton avec un crayon blanc, une sorte de crayon gras. Quand on avait rempli un côté, on retournait pour écrire de l'autre et lorsque l'on avait plus de place, on effaçait le début de la leçon avec un chiffon. Je n'étais pas doué et je n'aimais pas l'école. Quand j'ai eu sept ans, j'ai commencé à garder les vaches, alors je ne faisais que quelques heures d'école par jour : ça m'allait bien car j'étais bien plus heureux dans les arbres. Néanmoins, le manque d'école m'a marqué un peu même si j'ai bien fait ma vie. Et je l'ai faite avec les proverbes que l'on n'apprend plus maintenant : quand on n'est pas malin, il faut être rusé. C'est pour cela que je dis aux enfants : « Amusez-vous ! ».

C'était un jeu pour moi

Comme tout le monde ou presque était agriculteur, il y avait des chats, des chiens, des animaux de la ferme partout mais pas de cochons d'inde ou d'animaux comme on voit maintenant. Chez nous, il y avait un chien parce que mon papa était chasseur mais il me mordait les fesses à chaque fois que je passais : il devait sentir que je ne l'aimais pas trop... D'ailleurs, j'avais peur des animaux, pas des vaches mais des cochons : sur le chemin de l'école, impossible de poursuivre ma route lorsque je passais vers l'enclos de ceux de Roger Carbonneau.

Moi, quand j'allais garder les vaches, j'avais réussi à en dresser une : je montais à cheval dessus en lui attachant mes sabots par une ficelle autour du cou et je rentrais tranquillement sur son dos. Une fois, la vache a eu soif : elle est allée boire dans la mare avec moi sur son dos et j'en suis ressorti avec elle. C'était un jeu pour moi, d'autant qu'une mamie m'avait vu faire...

Témoignages de Monsieur et Madame Bergerot,
d'après les questions de Paola et Timéo, du conseil municipal des jeunes
Vincent-Froideville
4 novembre 2022